

# Vincent Dupont, chorégraphe de l'étrange

Sa dernière création, « Refuge », sera à l'affiche du Théâtre des Abbesses, à Paris, du 8 au 11 janvier

## DANSE

Il y a des chocs très doux qui laissent des marques indélébiles. Celui du spectacle *Jachères improvisations*, présenté en 2002 par Vincent Dupont, à la Ménagerie de verre, à Paris, en fut un. Dans un cadre noir, sur fond laiteux, un couple vibrait à distance, lentement, infiniment. Personnes vivantes ? Illusions d'optique ? Cette fiction irréelle, belle comme un flash long et lent, a ouvert la voie au travail du chorégraphe Vincent Dupont. Quitte à le piéger dans le même vaisseau flottant, il a donné un accès illimité à une œuvre hantée par des fantômes perdus dans la ouate d'un mirage savamment mis en lumière.

Vincent Dupont, 54 ans, ajoute deux nouveaux chapitres à sa saga de l'étrange. *Refuge*, pour deux interprètes et une cinquantaine de cartons, sera à l'affiche du Théâtre des Abbesses, à Paris, du 8 au 11 janvier. Il enchaîne sur *Cinq apparitions successives*, programmé en décembre 2018, à la Ménagerie de verre, qui se glissait entre les plis d'un rideau blanc pour faire apparaître des créatures irradiées. Ce double événement souligne la présence discrète mais unique de Vincent Dupont dans la sphère de la danse contemporaine. Celui qui sait comme nul autre dresser des univers jamais vus aux intensités magiques a inscrit un parcours durable. « Ces apparitions viennent de loin, explique-t-il. J'ai fait de la photo à l'âge de 12 ans et je tirais mes clichés en noir et blanc. L'image n'apparaît pas tout de suite, elle est mouvante. Entre-temps, il y a eu de multiples métamorphoses. »

Les pièces de Vincent Dupont – une douzaine depuis 2001 – proviennent d'abord « d'un rêve, d'un cauchemar, de visions qui me poursuivent et que j'ai envie de partager pour mieux les comprendre ». Son association s'appelle J'y pense souvent... Une phrase tirée d'un texte de Franz Kafka, l'un de ses auteurs favoris, dont il cite l'extrait de mémoire. Le thème de

l'éducation y revient comme pour mieux en sortir et l'expression « frayeur nerveuse » qu'il commente comme « une sensation passionnante à vivre et trouver sur scène ». « J'aime particulièrement le côté concentrique de son écriture, complète-t-il. Elle tourne avec insistance autour du sujet en s'en rapprochant de plus en plus sans jamais l'atteindre tout en le montrant précisément. » Retour à la question de l'apparition. Quant à la « frayeur nerveuse », mission réussie pour Vincent Dupont qui sait lever, entre douceur et stupeur, un climat anxiogène jusqu'à la chair de poule.

Entrez dans sa tête et circulez. Le cocon capitonné de *Séréoscopia* (2014) envoie un duo de jumelles dans l'espace intersidéral du clo-

**Il y a du rituel chez ce chorégraphe, de la transe aussi, dissimulés dans les ectoplasmes de ses spectacles**

nage. En duo toujours, *Air* (2013) faisait référence au film *Les Tambours d'avant*, de Jean Rouch, sur une cérémonie de possession au Niger, orchestrant un flux de présences énigmatiques emportées par des chants, des râles. Le trio *Souffles* (2010) tente de percer le

mystère du vivant autour d'un corps en lévitation. « Une menace plane mais je ne sais pas moi-même de quel côté elle va venir, commente-t-il. Qu'est-ce qu'on est vraiment en train de voir ? Il y a souvent une déformation, un écart entre l'apparence et quelque chose de plus enfoui, d'archaïque peut-être, de pas forcément joli et propre que je tente de mettre en scène et qui serait propice à une catharsis. »

### Fascination pour le son

Il y a du rituel chez ce chorégraphe, de la transe aussi, dissimulés dans les ectoplasmes de ses spectacles. Leur impact tient à la bande-son trafiquée à coups de micro HF ou de laryngophones. Ce hiatus sauvage entre l'image et la voix atteint un pic strident dans

*Hauts cris (miniature)* (2005), seul solo de Vincent Dupont (inspiré par un texte d'Agrippa d'Aubigné), qui le piège en hurlant dans une salle à manger trop étroite pour lui. Cette fascination pour le son, Dupont la relie à une expérience majeure, vécue il y a une quinzaine d'années, celle de l'Anéchoïque, chambre « sourde » de l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique (Ircam). « Il s'agit d'un cube rempli de mousse qui absorbe les bruits, décrit-il. Au centre, il y a un plongeur. On y entend sa seule respiration amplifiée avec un retour sonore incroyable. Et cette expérience déséquilibre et fait chuter les gens. »

Exprimer l'indicible, formuler l'inexprimable. Aussi réduits en charpie soient-ils, les mots sont

aussi très présents chez Vincent Dupont. Cette connexion à la littérature et à la poésie prend appui sur un parcours qui pose d'abord le théâtre sur la première marche. Au début des années 1990, il collabore avec les metteurs en scène Antoine Caubet, Hubert Colas, et avec la réalisatrice Claire Denis. Il a 27 ans lorsqu'il travaille pour la première fois avec un chorégraphe, Thierry Niang. « Je me suis rendu compte que sortir de ses habitudes corporelles était très enrichissant, raconte-t-il. Il y a tellement de choses qui se passent avant de commencer à parler sur un plateau... » Dupont enchaîne ensuite les pièces avec Georges Aphaix ou Boris Charmatz.

Si ses créations n'émargent pas franchement à la danse comme il faut s'y attendre, il se définit d'abord comme un chorégraphe. « Le corps est l'enjeu pour moi, et avec lui, la façon dont un mouvement peut être différent des autres, ajoute-t-il. C'est pour moi ce qui fonde la danse contemporaine, une force au présent qui s'exprime dans des êtres singuliers et prend le risque d'exister. On cherche tous ce chemin dans le geste que l'on n'a jamais emprunté et que l'on découvre parfois. Cette quête peut porter une vie. »

Avec Vincent Dupont, l'expérience de la première fois (ou presque) se renouvelle à toutes les représentations. Chaque soir, son équipe opère en direct. A la lumière, Yves Godin feuillette les seuils du flou. Au son, Maxime Fabre dilate les moindres halètements. « Corps, décor, texte, aucune matière ne domine l'autre, précise Vincent Dupont. J'apprécie de plus en plus la puissance fragile de ce moment spectaculaire où l'on avance ensemble. » Avec la foi dans l'ici et maintenant du théâtre pour faire basculer le temps et l'espace, d'un coup, ailleurs. ■

ROSITA BOISSEAU

*Refuge*, de Vincent Dupont. Du 8 au 11 janvier. Les Abbesses, Paris 18<sup>e</sup>. Tél. : 01-42-74-22-77. De 10 € à 26 €.

## Le « Village vert » des Kinks, un havre « so british »

Paru en 1968 à contre-courant de l'effervescence révolutionnaire, le chef-d'œuvre est luxueusement réédité

### POP

De somptueux coffrets ont célébré, en 2018, le cinquantième anniversaire de chefs-d'œuvre du rock – l'album blanc des Beatles, *Electric Ladyland*, de Jimi Hendrix, *Beggars Banquet*, des Rolling Stones... –, qui vibraient de l'effervescence politique, sociale, créative et générationnelle de la plus turbulente des années 1960. Paru lui aussi en (novembre) 1968, et réédité sous la forme d'un *50th Anniversary Super Deluxe Box Set* (riche de cinq CD garnis d'inédits, prises alternatives ou live, de trois albums vinyles et trois 45-tours, d'un livret de 52 pages et de reproductions de documents souvenirs), *The Kinks Are the Village Green Preservation Society* avait connu alors un échec commercial, inversement proportionnel à la vénération que lui vouent depuis les fans de pop britannique.

Victime, à sa sortie, de la concurrence féroce des références précitées, le sixième album des Kinks souffrit aussi, sans doute, de sa totale déconnexion des tensions et urgences de l'époque. S'il n'avait alors que 24 ans, Ray Davies, l'auteur-compositeur-interprète de la plupart de ces chansons, préférait la « préserva-

tion » à la révolution et plongeait dans l'univers nostalgique d'une Angleterre bucolique, synonyme de souvenirs d'enfance et de paradis perdu.

A la fin des années 1960, le quatuor que le chanteur guitariste formait avec son frère Dave (guitare), Pete Quaife (basse) et Mick Avory (batterie) avait perdu de la popularité que lui avait acquise une collection de tubes électrocités (*You Really Got Me*, *All Day and All of the Night*, *Till the End of the Day*) ou ciselés (*Tired of Waiting for You*, *A Well Respected Man*, *Sunny Afternoon*, *Waterloo Sunset*). Malgré une inspiration en verve, sa volonté de s'essayer à la cohérence de l'album (*Face to Face*, 1966, *Something Else*, 1967) n'avait pas rencontré un succès public aussi large que celui de leurs singles.

**« Cet album est probablement dans le top 10, le top 5 ou même le top 3 de mes disques préférés »**

PETE TOWNSHEND  
leader des Who

A la même époque, la carrière américaine des Londoniens avait été brutalement freinée, en pleine tournée, par une expulsion des Etats-Unis pour manquement à la législation du travail. Face à ces perspectives assombries (et à une vie conjugale perturbée), Ray Davies allait se réfugier dans une vision idéalisée d'une Angleterre pastorale, celle des villages et des prés communaux (*village green*, en anglais), dépeinte dans une suite de vignettes, mettant en scène des personnages du quotidien, construisant au final un des premiers « concept albums » du rock britannique.

Si le jeune homme pense un moment s'engager dans un album solo, il s'aperçoit vite que les Kinks seront le meilleur vecteur de son écriture. L'album est enregistré aux Pye Studios de Marble Arch, à Londres, appartenant à leur maison de disques. Dans cet « Abbey Road de second ordre », le groupe travaille rapidement, sans beaucoup de moyens – seuls deux titres bénéficieront d'arrangements de cordes, signés David Whitaker –, mais avec une imagination bourgeoise, pour donner vie à des chansons animées comme de petits films.

Assumant pour la première fois le rôle de réalisateur artistique, Ray Davies tire le meilleur parti

d'un complice régulier, le claviériste Nicky Hopkins, colorant les mélodies de piano bastringue, clavecin baroque ou mellotron (cet ancêtre du synthétiseur, imitant cordes, flûtes et cuivres). Tour à tour malicieux, tendre, ironique, rêveur ou burlesque, quand sa voix légèrement nasillarde évoque un ami perdu de vue (*Do You Remember Walter?*), une balade au bord de l'eau (*Sitting by the Riverside*), un voyou de province (*Johnny Thunder*), un vieil album de photos (*Picture Book*) ou un amour de jeunesse (*Village Green*), le songwriter fait preuve d'une fantaisie musicale puisant à de multiples sources.

### Délicieuse mélancolie

Les guitares peuvent cingler du côté du rock psychédélique (*Big Sky*), rappeler la passion des frères Davies pour le blues et le rhythm'n'blues (la vieille locomotive à vapeur de *Last of the Steam-Powered Trains*, filant au son de Howlin'Wolf ou de Leadbelly). Mais le disque résonne aussi de la variété des musiques écoutées pendant l'enfance, au milieu de six sœurs s'évitant de vieilles chansons populaires, de jazz, de music-hall ou de rythmes exotiques (le calypto de *Monica*).

Dans un des essais enrichissant le livret du coffret, le leader des

Who, Pete Townshend, admirateur de son confrère des Kinks (« Cet album est probablement dans le top 10, le top 5 ou même le top 3 de mes disques préférés »), analyse ainsi *The Village Green Preservation Society*: « Aucun des grands groupes ayant émergé au début des années 1960 n'a pu évoluer de manière aussi pertinente l'humeur nostalgique qui finissait par habiter ceux d'entre nous, baby-boomers de l'après-guerre, qui devaient relever le défi de construire, sans mode d'emploi, un nouveau mode de vie (...). Nous voulions tout. La liberté, l'aventure, et un foyer serein et tranquille où retourner sans encombre. »

Le « Village vert » n'a cessé d'irriguer l'inspiration de la pop insulaire, dans les années 1980 (*The Jam*, *XTC*, *Squeeze*, *Madness*), 1990 (*Blur*, *Pulp*, *Oasis*) ou 2000 (*Arctic Monkeys*). Son anglocentrisme fantasmé parlera sans doute aux partisans du Brexit, mais sa délicieuse mélancolie, son humanité et son foisonnement mélodique en font un chef-d'œuvre accessible à tous. ■

STÉPHANE DAVET

*The Kinks Are the Village Green Preservation Society*, 50th Anniversary Super Deluxe Box Set, cinq CD, trois albums vinyles, trois 45-tours. 142 €.

### PATRIMOINE Découverte au Mexique d'un temple dédié au dieu aztèque Xipe Totec

Des archéologues ont découvert pour la première fois au Mexique un temple dédié à Xipe Totec, divinité de la mythologie aztèque célébrée par des sacrifices humains. Ce temple de 12 mètres de long, qui comprend deux autels de sacrifice et trois sculptures en pierre volcanique, est situé dans la zone archéologique de Ndachjian-Tehuacan, dans l'Etat de Puebla. Il aurait été utilisé entre 1 000 et 1 260 après J.-C. – (AFP)

### PEINTURE La galerie des Offices, à Florence, réclame le retour d'une peinture volée par les nazis

Eike Schmidt, directeur de la galerie des Offices, à Florence, en Italie, réclame à l'Allemagne le retour d'une peinture intitulée *Vase de fleurs*, de l'artiste néerlandais Jan van Huysum, volée par les troupes allemandes pendant la seconde guerre mondiale. Il a accroché une photo de l'œuvre dans son institution, avec le mot « volé » en trois langues. Selon lui, la toile est entre les mains d'une famille allemande, qui refuse de la rendre sans être payée. La toile faisait partie de la collection du palais Pitti, à Florence, jusqu'à la guerre, et a été dérobée par les troupes nazies durant leur retraite. – (AP)